

# IM ANFANG WAR DER BLICK [AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE REGARD]

Le **Lëtzeburger Filmpräis** va s'ouvrir au travers d'une création aussi savante que sensible. Impressions à chaud et plongée iconoclaste au cœur d'une œuvre unique à plus d'un titre en compagnie de la réalisatrice luxembourgeoise **Bady Minck**.

Caméra subjective, un œil. On rentre dans ce film comme si l'on crevait l'écran. On se surprend même à prendre pour siennes ces respirations au rythme desquelles on découvre l'intérieur surchargé d'un écrivain. Premières vignettes, premières sensations. Premiers stigmates d'une architecture image-son déjà novatrice. Filmé en six images par seconde, le jeu de l'acteur, **Bodo Hell**, est à la fois haché et d'une expressivité rare. Bady Minck: «Bodo est un vrai poète (ndlr: l'un des plus reconnus en Autriche). Je cherchais une vraie substance. C'est un homme de mots, un grand homme de lettres, pas un acteur. J'ai inventé cette technique pour qu'il agisse quatre fois plus lentement. Au final, on obtient un concentré de ses expressions». En contrepoint, la bande son s'intercale subtilement à cette gestuelle saccadée. Le rapprochement avec les précédentes réalisations de Bady Minck, notamment en matière de recherche expérimentale et d'animation, s'impose de lui-même. Comme si la matière avait, au travers de ce moyen-métrage, pris chair.

Le décor est posé en un souffle. Nous voilà confrontés à un écrivain qui explore l'Autriche par le biais d'une masse incommensurable de cartes postales.

## Pharaonique

Le mot s'impose de lui-même et tient en quelques faits: plus de 5 ans de travail et une collecte gargantuesque de cartes postales. Elles n'illustrent pas cette fantastique réalisation placée entre art et science, elles l'habillent, elles l'habitent. Elles se fondent avec les prises de vue, à tel point que porté par l'entreprise, on ne distingue rapidement plus la présentation de la représentation. **Homme et paysage**, l'un des thèmes d'étude exploités par la réalisatrice: «Au travers des cartes postales, on vend et on achète le paysage comme on l'aime, pas comme il est. Et si l'on demande à des résidents si la carte postale est plus fidèle que la réalité, ils répondent par l'affirmative». De représentations mentales en réalités filmées, le pont est franchi grâce à quelques fondus

54 // GRAFFITI SEPTEMBRE 2003



enchaînés. Effet garanti lorsque des habitants accaparés par ce qui semble être leur quotidien jaillissent progressivement d'une carte en noir et blanc.

## Eisenerz et l'Erzberg (la montagne de fer)

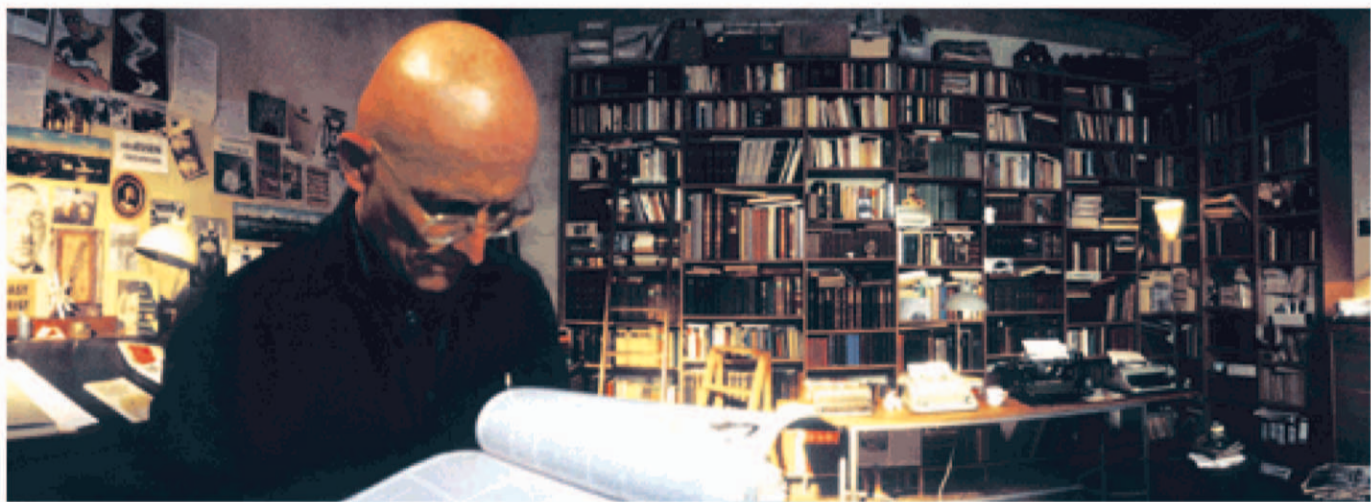
A Eisenerz, la fascination pour une montagne en forme de pyramide à terrasses tient du culte. Façonnée par la main de l'homme, hier site d'exploitation minière, aujourd'hui sculpture hors de toute proportions... mais pas seulement. Elle est aussi au centre d'une mêlée ouverte entre historiens, une joute à laquelle Bady Minck se prête avec conviction: «pendant la deuxième guerre mondiale des détenus issus de camps de concentration ont perdu la vie en exploitant cette montagne. Je voulais intégrer ce thème dans mon film, au risque d'en faire un sujet tabou car l'histoire officielle autrichienne nie alors que du côté des historiens allemands on tend à le reconnaître. Ce passage

me touche. Et le souffle profond que l'on entend dans cette séquence, qui symbolise la souffrance de ces travailleurs forcés, me met toujours les larmes aux yeux». La gestion du temps (beaucoup de procédés accélérés et un ralenti dont il faut découvrir la subtilité) gagne en cohérence dans l'exploitation d'études scientifiques articulées autour de la relation vitesse-environnement. «J'ai choisi l'accélération pour montrer comment cette ville bouge, comment les gens utilisent l'espace public. On constate, indéniablement, une lenteur dans le centre et une accélération en périphérie. Les séquences d'une minute que l'on voit dans le film sont en fait le produit de prises de vues qui ont parfois duré jusqu'à deux heures».

## Salzbourg

Cette ville bouillonnante est filmée comme des potaches le feraient avec une fourmière. Cadrages en plongée, raccords dans l'axe, le processus démonstratif met en exergue une «ville Potemkine». A l'image des «anciens bâti-

55



ments baroques dénoyautés puis recouverts de toits en aluminium». Et si la ville «n'est plus que l'apparence d'elle-même», les cartes postales sont là. Témoins infatigables d'un passé fantôme que l'on entrevoit au coin d'une ruelle ou sur une place.

## Troisième dimension

Bodo Hell évolue dans cet univers en deux dimensions avec une déconcertante facilité. Il salue les promeneurs installés sur un téléphérique, s'essaye à l'auto-stop, s'invite à une terrasse et n'hésite pas à emprunter de vastes projets autoroutiers pour atteindre les vues fascinantes du Tyrol. Entre deux saisons, ses retours à domicile servent de phase transitoire, mais rapidement les cartes postales l'aspirent à nouveau. Jusqu'à cette radicale extrémité, lorsqu'il se voit lui-même privé de sa troisième dimension. Une souffrance indescriptible que l'on tolère pourtant sans encombre lorsqu'il s'agit de cadres figuratifs.

## Murmures

Omniprésents, saisissants. Les dos de cartes, écrits sur le coin d'une table avec désinvolture ou passion, reprennent vie en voix off. Ces chuchotements s'appuient sur l'image et confèrent à l'ensemble un aspect quasi-pressant. On viole l'intimité de ce moment particulier d'écriture. On y parle de vacances, de voyages, du quotidien... de la guerre et de l'ennemi désigné aussi.

## Révélation

Conduit à un train d'enfer, ce moyen-métrage au montage effréné se consomme d'un trait. 45 minutes en apnée et à l'arrivée une multitude d'images, jusqu'aux frontières de la saturation. «Je souhaite démontrer que l'on peut faire du grand cinéma avec des moyens insolites, par exemple en utilisant des photos, des animations, des accélérations, du ralenti... et aussi en travaillant avec plusieurs fils narratifs en même temps, les uns exprimés par l'image, les autres par les paroles, d'autres encadrés à l'aide du décor. Et j'aime jouer la tension entre ces différentes pistes, en mettant en relation des univers opposés». Convié aux festivals, convoité par les collections et les institutions d'art moderne (cf: Centre Pompidou depuis 1991, Festival de Cannes depuis 1989, Rotterdam film festival depuis 1996 auxquels il faut ajouter plusieurs universités américaines...) il ne lui restait plus qu'à conquérir les espaces de grande diffusion. «Jusqu'ici, les institutions ne me confiaient pas de grands budgets. On me rangeait dans le film expérimental, on m'expliquait que mes productions n'étaient pas assez narratives pour entrer dans les grands cinémas. Je

suis une femme, une artiste et je touche à l'expérimentation, ce qui fait de moi le suspect idéal. Mais avec ce film, on me laisse enfin rentrer dans l'Olympe».

## Le public

12 financeurs, dont le Filmfund Luxembourg, auront été nécessaires pour que ce produit voie enfin le jour. A l'arrivée, de nombreuses félicitations tant de la part des réalisateurs de Cannes et une réception chaleureuse sur l'ensemble des lieux de diffusions (dont 25 invitations aux festivals internationaux: Melbourne, Brisbane, Karlovy, Vary, Montréal, Buenos Aires...) A l'image de cette assemblée paysanne conviée un jour à une projection dans un château près de Salzbourg. «Ils ont pris au moins autant de plaisir que l'autre moitié des spectateurs, composée de personnes peut-être plus habituées à ce type de travaux» précise Alexander Dumreicher-Ivanceanu, le producteur. Et de poursuivre: «En outre, leur analyse était très pertinente ce qui démontre la force narrative de ce film».

## Les choix

Si l'on doit parler de compromis, celui de l'auteur semble atteint. «J'aurais pu faire un film de deux heures, mais avec la masse d'information que le spectateur reçoit, cela aurait certainement été lourd (...). En fait, en dérushant, j'ai choisi de retirer les passages ennuyeux». Bady Minck ne boude pas son plaisir face à la réaction enthousiaste de son parterre. On sort de cette séance pas comme les autres avec des images plein la tête, le souvenir de cette narration profonde, de ces musiques envahissantes. Le patchwork s'assemble au bénéfice de cette douce léthargie dans laquelle on vient de nous plonger et, peu à peu, une conclusion s'installe: «Il n'y a pas qu'une vérité, qu'une authenticité. Ces cartes postales le prouvent puisqu'il existe même 1000 facettes d'un même paysage. C'est ce que reflète le film» dit Bady Minck. Un univers étrange dominé, pour une fois, par le regard et non par la parole. Un luxe. ■

Alexis Juncosa.

**im anfang war der blick  
au commencement était le regard  
in the beginning was the eye**

a film by/un film de bady minck  
austria/luxembourg 2003  
45 min, colour, 1:1.66, dolby srd  
allemand et sept autres langues